

XYZ. La revue de la nouvelle

La B.E.C. va chez le concessionnaire

Suzanne Myre



Number 102, Summer 2010

Char : l'automobile comme objet de fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61262ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2010). La B.E.C. va chez le concessionnaire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 35–47.

La B.E.C. va chez le concessionnaire

Suzanne Myre

JE SUIS une veuve d'entrepreneur. Pas que mon chum (l'entrepreneur en question) soit mort mais, parfois, j'en ai la vague impression. J'ai toujours plaint les femmes de médecin. C'était sans connaître le sort des Blondes d'Entrepreneurs de Construction.

Il travaille six jours sur sept. Le dimanche, il fait relâche et, entre les mille autres tâches qu'exige le quotidien ordinaire, on trouve le moyen de faire quelque chose d'extraordinaire : l'amour. On s'y force, même si ça nous dit plus ou moins ou que mes hormones ne sont pas au point, parce qu'il ne faut pas perdre le fil de notre relation. Et surtout parce que, après cent cinquante ans, il tente encore de comprendre le fonctionnement de mon clitoris, la machine la plus amphigourique qu'il ait eu à manipuler jusqu'ici. « Amphigourique », un mot compliqué pour dire : compliqué.

Mon chum m'aime, il m'adore, il veut apprendre à me donner du plaisir, il manque juste de temps. Et quand il en a un peu, sa tête est quand même ailleurs, sur le barreau d'une échelle ou perchée sur un échafaudage imaginaire. Un doigt enfoui entre les tendres replis qu'il caresse distraitement, il pense à sa journée du lendemain ou alors il s'assoupit, les poils drus de sa barbe mêlés à ceux de mon pubis. Il se met alors à ronfler et les vibrations qu'il émet contre mon bas-ventre me procurent de jolies sensations, comme s'il s'agissait d'un vibreur nouveau genre à usage externe. Avec le temps, mon esprit a enregistré qu'une partie de Skip-Bo avait le pouvoir de le tenir éveillé. Alors, le samedi soir, on brasse les cartes en sirotant un verre de vin. Mais le vin l'endort aussi, alors on n'en sort pas.

Il gère une compagnie très florissante qui compte une douzaine d'employés permanents sur lesquels il doit avoir l'œil, de manière à ce qu'une demi-heure de dîner ne se transforme pas en deux, à boire de la bière. « Gérer » signifie être 35

gestionnaire, donc également comptable, donc passer son samedi matin à brasser de la papperasse en ingurgitant des barils de café. Pendant ce temps, je vais à la piscine, je fais des longueurs en pensant à tout ce que nous pourrions faire s'il était seulement employé de bureau pour le gouvernement. Et à combien il serait ennuyant, si c'était le cas.

Mon adoré possède de multiples talents, que n'aurait peut-être pas le commis aux approvisionnements du département des finances au fédéral : il est charpentier-menuisier, donc il participe aussi aux travaux en cours sur ses chantiers. Depuis le temps qu'il cogne sur des clous, fait du marteau-piqueur et utilise ses mains pour taponner toutes sortes de matériaux masculins qui n'auraient pas leur place dans une cuisine, ses beaux doigts ont fini par devenir de plus en plus gourds, jusqu'à développer une légère insensibilité. Je le plains, je les becote, je les masse quand on regarde la télévision. Ses paumes sont couvertes de callosités que je m'amuse à gratter et à triturer et ça ne lui fait même pas mal, tant la peau est épaisse et cornée. Avec ses mains, il pourrait construire une maison les yeux fermés, réparer n'importe quoi, monter et démonter les appareils les plus complexes mais il n'arrive pas toujours à me donner un orgasme. Il y parvient une fois sur trois, quand il est concentré sur mon mécanisme à moi et non perdu dans ses pensées, qui flottent vers un chantier de quatre cent mille dollars. Je l'ai déjà mentionné mais je le répète car il y a du perroquet en moi, du perroquet frustré : je sais quand *il n'est pas là*. Ses doigts engourdis glissent et dérapent dans les plis de ma vulve. Je me sens alors telle la patinoire sur laquelle il essaie des patins pour la première fois de sa vie.

Les samedis, pendant qu'il est dans son bureau à préparer les payes de ses employés, à pitonner sur sa calculatrice la somme qu'il donnera à sa menuisière pour ses quarante heures (parce que mon chum a un petit côté féministe et égalitaire, il engage une femme par chantier), je compte le nombre de journées entières qu'on passe ensemble, par mois.

Alors, pour partager le plus de temps possible avec lui, je l'accompagne souvent dans des endroits inouïs où je ne serais jamais allée parce que j'ignorais jusqu'à leur existence. Je parle, entre autres, de ce magasin aux vitrines hideuses baptisé d'un nom de Beatles, Paul, Georges, je ne sais plus lequel, pas Ringo en tous les cas. On y vend des outils compliqués s'apparentant à des engins de guerre et des machines dont l'usage demeure nébuleux, même si mon chum me les explique patiemment en détachant presque les syllabes, comme si j'étais une débile. J'ai l'air en effet d'une attardée devant tous ces hommes savants qui zieutent les appareils d'un air expert. Je suis une tarte décorative qui fait le pied de grue pendant qu'ils discutent prix, qualité et autres détails soporifiques qui font bourdonner mes oreilles comme si tout un essaim d'abeilles stériles voulait y faire son nid. J'ai beau écouter, je ne comprends rien. Je crève mon ennui en dessinant le profil psychologique des employés, ce n'est pas difficile, c'est toujours le même; de bons jacks un peu balourds, gentils et armés de gros doigts gourds. Ils ont pour la plupart les cheveux coiffés en brosse (comme ça, ils ne se prennent pas la couette dans les rouages) et portent des bottes de travail, ce qui est à mon avis hypersexy, à condition de ne pas remonter plus haut que le mollet; ils sont presque tous munis de bedons qui semblent avoir un pouvoir d'extension infini. Chose surprenante, je ne remarque aucun calendrier de filles en bikini écartelées sur un banc de scie, prêtes à voir leur étonnante poitrine hachée menue par un autre instrument diabolique.

Je vis donc des expériences uniques qui marquent sûrement mon subconscient d'une manière ultrapositive et m'instruisent énormément, mais je n'arrive pas à concevoir à quel niveau étant donné que je ne sais toujours pas comment activer le mécanisme d'une scie sauteuse. Et ça ne m'intéresse tellement pas, de toute façon.

L'idée qu'on se fait d'un gars qui travaille dans la construction étant fatalement négative, il serait injuste de ne pas le souligner : *mon chum est un homme génial, pas du tout* 37

l'entrepreneur type. Il lit de vrais livres, parfois au complet, sait cuisiner un délicieux saumon en papillote, passe l'aspirateur sous son lit, lave ses draps toutes les deux semaines, quand même pas mal pour un gars, et écoute les émissions radiophoniques de Jacques Languirand en faisant son jogging. Parce que, oui, il se tient en forme et court, pas seulement autour du pâté de maisons mais jusqu'au chantier le plus près (à huit kilomètres), comme s'il s'en ennuyait ou qu'il craignait qu'il ne s'effondre pendant les week-ends. Ça lui fait des cuisses d'enfer alors ça vaut le coup de remonter plus haut que le mollet ; l'ascension du regard n'est pas (encore) interrompue par un monticule abdominal.

Hier soir, dans ma tournée de ces endroits saugrenus que j'ai visités grâce à (ou à cause de) mon chum, j'ai vécu le saugrenu extrême : le concessionnaire automobile. Étant une cycliste jusqu'au bout des orteils, je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je pénétrerais dans les entrailles d'un entrepôt de « maudits chars ». « Tu es contente que j'en aie un, *maudit char*, pour te ramener trois boîtes de litière à chats ? » Ces temples de la ferraille pullulent, ils prolifèrent, c'est une infection métallique et répugnante. Leurs bâtisses, toutes semblables avec leurs panneaux vitrés, me répugnent, les parkings remplis à ras bord de carrosseries flambant neuves (dont les pare-brise affichent tous, comme par hasard, un autocollant indiquant : « flambant neuve ») me répugnent, et je serais assurément tout aussi répugnée par les employés, leur langage, les mots qu'ils utilisent, leurs vêtements, leur odeur. La location du véhicule de mon amoureux arrivant à terme, il lui fallait opter entre l'acheter ou en choisir un autre, neuf ou usagé. Le genre de décision dans laquelle une conjointe n'a pas tellement sa place, sinon pour intervenir à tort et à travers et semer la honte.

Mon chum roule dans un immense paquebot, il n'a guère le choix étant donné la nature de son boulot, alors je l'excuse de participer à l'envenimement de l'atmosphère. Lui-même se sent coupable, il essaie autant que possible de minimiser l'utilisation de son véhicule, mais comme il n'est

pas envisageable de transporter une échelle de cinquante pieds ou des feuilles de contreplaqué à vélo, il n'a pas d'autre option que de piétiner ses penchants écologiques. Et puis, que Dieu me pardonne, mais j'aime ça, rouler dans son 4×4. C'est effrayant à dire, mais on s'y sent invincible.

Juchés dans cet élégant bateau roulant, on a améri dans le stationnement d'un concessionnaire Ford Chrysler, au milieu de plutôt mignons Rangers et de monstrueux F-150 tout rutilants. Je ne savais pas que c'en était (non plus que j'étais assise dans l'un de ces foutus F-150), mais mon ami me l'a dit avec tant de condescendance que j'ai décidé de me forcer à retenir les noms, pour éventuellement faire ma *smart*. Ah, ah ! C'est justement la voiture qu'il aimerait posséder, une Smart, si ce n'était de ses besoins de trimballer une caisse de huit pieds et demi. On est entrés par la grande porte. J'étais certaine qu'elle s'ouvrirait d'elle-même, comme dans les épiceries modernes, mais non, j'ai dû pousser, faire un effort physique pour entrer, en plus de l'effort que je fournissais juste pour être là. Une blonde d'un platine surréel, qui avait sûrement été l'objet d'un défoulement ou d'une vengeance féroce de la part de son coiffeur, nous a accueillis avec un sourire tellement artificiel que j'ai craint pendant un instant que toutes ses dents ne soient projetées dans nos visages pour nous défigurer à tout jamais. Je me suis imaginée avec des incisives plantées dans les joues tandis que des éclats de plombage noir feraient saigner le front de mon chum, ça m'a amusée. Ce qui m'a permis de lui rendre son sourire, avec mes dents croches naturelles.

— Monsieur Lefebvre va vous recevoir dans un instant.

Elle a ponctué sa phrase d'un petit geste de la main pour nous congédier, tout à fait comme si nous étions susceptibles de contaminer son espace. C'est vrai qu'avec nos vêtements fripés-pas-griffés et nos haleines de gomme *balloune*, on avait l'air dangereux.

— Il y en a toujours une comme ça, chez les concessionnaires. C'est obligé, une tradition, en quelque sorte, a grommelé mon chum alors qu'on faisait le tour des camions en 39

exposition, d'immenses tas de tôle brillante montés sur de gigantesques roues.

— Je me demande bien pourquoi, j'ai répondu, en constatant qu'autour de nous il n'y avait que des hommes.

Je me suis sentie soudainement petite, pâle et terne devant ces monstres métalliques dont la peinture éblouissante risquait d'incendier mes rétines si j'y laissais traîner mon œil plus que quelques secondes. Tout respirait le neuf, le vraiment neuf jamais utilisé et moi, j'étais vieille, vraiment vieille et mortellement usée, tout à coup. Mon chum regardait ces bolides *high-tech* en affichant une moue dédaigneuse et j'ai été plutôt contente, voire rassurée, de constater que nous portions le même regard méprisant sur ces Tonka hors de prix. Nous avions du mal, malgré le danger d'un éventuel glaucome que cela représentait, à détacher nos yeux du modèle rouge tomate qui ressemblait à un vaisseau spatial conçu pour un *alien* à casquette quelconque. Je ne pouvais concevoir qu'il existât des véhicules aussi gros et aussi laids, ni surtout qu'on ait envie de les acheter.

— Dis-moi que tu ne le changeras pas pour un rouge, au moins.

— Jamais. On prendra la couleur que tu veux, si j'en rachète un, bien sûr. Et ce ne sera pas encore ce modèle. C'est vraiment... trop gros.

— Tu viens de t'en apercevoir, depuis le temps que tu as le tien ?

— Oui.

— Je peux maintenant te le dire : j'ai toujours eu honte que tu viennes me chercher chez moi avec ça. J'ai résisté à l'envie de te demander de m'embarquer à deux coins de rue.

La blonde, dont j'avais oublié l'existence au profit de cet étalage fastueux qui éradiquait l'existence de toute autre chose, même d'une chose du genre de la blonde, a ondulé de notre côté en faisant claquer ses talons. Elle nous a refait le coup de la main, cette fois pour nous signifier que nous avions suffisamment contemplé ses belles grosses machines et que

40 M. Lefebvre était maintenant *tout à nous*. Elle devait craindre

que nos regards belliqueux ne tachent les carrosseries. Il était évident qu'elle ne se doutait pas, vu l'allure de mon amoureux et surtout de la mienne, qu'il brassait plus de neuf cent mille dollars de chiffre d'affaires par année, sinon elle nous aurait traités avec plus d'égards, genre avec un café, à tout le moins. Quand j'ai vu qu'un distributeur contenant des bouteilles d'eau affichait « Gratuit pour les clients », j'en ai piqué deux que j'ai enfouies dans mon sac sous le regard horrifié de Miss Platine, tandis que j'en décapsulais une troisième. J'ai dessiné dans l'air un petit signe ambigu de la main, en espérant lui faire comprendre qu'on était des gens assoiffés et non radins ou voleurs, mais ma pantomime ne l'a pas convaincue et elle est retournée s'asseoir avec un air de *beu* pour mieux m'épier. Elle avait clairement peur que je ne vide son frigo et devait penser à l'urgence d'en cadenasser la porte.

Je me suis engouffrée dans le bureau du spécialiste en cargos, là où mon chum montrait déjà des signes d'agitation. Son langage corporel ne ment pas : s'il est assis sur le bout d'un siège aussi moelleux qu'un petit pain hamburger tout frais dans lequel on pourrait disparaître pour toujours, c'est qu'il est pris d'anxiété. En m'asseyant sagement près de lui, j'ai agrippé sa main et entrelacé mes doigts dans les siens avec un sourire de Sainte Vierge pour faire croire que je suis la bonne épouse que je ne suis pas. Le vendeur (puisque c'est ce qu'ils sont même s'ils essaient de se faire passer pour autre chose, genre des représentants d'importance mondiale) était certainement une sorte de croyant-chrétien-pratiquant ou je ne sais trop quoi, compte tenu du nombre de petits cadres dans lesquels étaient inscrites des paroles tirées de l'Évangile. Ou plus probablement était-ce une astuce pour rassurer le client inquiet : je crois en Dieu donc je ne vous fourre pas, ce serait contre les enseignements de Jésus Notre Seigneur, alors, vous pouvez avaler mes paroles en toute confiance, ce ne sont pas des couleuvres.

Tandis qu'il énumérait des paquets de chiffres, tous suivis de signes de piastre, des hypothèses, des comparaisons et des options de prêts et d'achats auxquels je ne comprenais 41

strictement rien sinon que ça coûtait cher, je scannais son bureau de mon regard d'inspecteur de police à la recherche d'un indice prouvant qu'il était un faux chrétien, mais je n'ai rien trouvé. À part de lui dire ceci :

— Est-ce que vous travaillez pour le client, dans le but de lui faire choisir l'option qui va lui en donner le plus ou bien est-ce que vous mentez pour en mettre plein les poches de votre compagnie ? En résumé, vous êtes pro-client ou pro-entreprise ?

Mon chum a serré les dents pour ne pas pouffer (ce qui est dangereux étant donné qu'il ne lui en reste que quatorze), il me connaît, il sait que je peux dire ce genre de choses et pire. C'est un peu pour ça qu'il m'aime. Monsieur Le Représentant a fait glisser ses lunettes sur le bout de son nez pour me regarder par-dessus la monture dorée, je me suis demandé s'il me voyait toute floue et si j'étais jolie, floue. Il m'a servi une réponse dans laquelle je n'arrivais pas à distinguer les verbes des noms des compléments, pleine de ponctuations et de parenthèses qui m'a complètement embrouillée, si bien que je n'ai pas su s'il était un bon chrétien, en fin de compte. Alors je lui ai dit ceci :

— Toutes ces sentences religieuses un peu partout, est-ce dans le but de faire croire au client que vous êtes honnête ou l'êtes-vous vraiment ?

Je me trouvais très drôle, vraiment, et sincère par-dessus tout, ce qui n'est pas mal dans un endroit où le mensonge et la fourberie sont visiblement de mise.

— Chérie, je sais que tu veux aider mais je pense que tu devrais m'attendre dehors.

Dehors, il faisait noir et froid et le parking abritait des créatures horribles n'attendant qu'une jeune cycliste pas fine et ignare en matière automobile pour lui rouler dessus, qu'on en finisse et qu'on en vende un, de Ranger ou de F-150, à son chum. Est-ce qu'il voulait dire dehors dehors, ou dehors, hors de ce bureau, dans la salle d'attente par exemple ?

Quand il m'appelle « Chérie », je sais que je dois le prendre au sérieux. Alors, je me suis levée avec un sourire pincé

emprunté à je ne sais quelle actrice des années cinquante et j'ai quitté le bureau saint en jetant un dernier coup d'œil au vendeur. Il ne m'en voulait pas, il me souriait avec des tas de dents sorties de je ne sais où, il me pardonnait, il était un bon chrétien et moi une paria. Mon amoureux m'a fait un clin d'œil signifiant : « Je ne t'en veux pas, tu es formidablement drôle mais ce n'est pas le temps. Tu montreras ta lucidité une autre fois. » Il n'est pas fou, il voit bien quand on cherche à l'embobiner. Lui-même, en tant qu'entrepreneur, passe son temps à embobiner des gens.

Pour passer le temps, cachée entre un F-150 Platinum 4×4 SuperCrew et un F-150 Lariat 4×2 SuperCrew (je sais tout de même lire les écriteaux, à défaut de savoir faire la différence), je me suis absorbée dans l'examen de la blonde. Elle surlignait comme une dingue un livre ou un document dont les feuilles devaient peu à peu s'imbibber d'encre jaune jusqu'à doubler d'épaisseur et gondoler à mort. J'ai pensé que wow !, c'était vraiment une *surligneuse* professionnelle. Elle risquait la tendinite ou le syndrome du tunnel carpien à plus ou moins brève échéance mais elle ne semblait pas s'en soucier, elle continuait à couvrir les pages de son feutre jaune citron avec une concentration rare.

— Je peux vous aider ?

Mon cœur a bondi au centre de ma poitrine, pire que si le moteur du F-150 sur lequel j'étais appuyée s'était mis en marche tout seul. Un vendeur m'examinait avec un air soupçonneux ; il avait peur que je ne m'enfuie avec un de ses véhicules en fracassant la devanture. Je me suis demandé s'il était là depuis un moment et, si c'était le cas, s'il était arrivé avant que j'aie collé ma gomme *balloune* sous la poignée du F-150. Il était tout petit et plutôt mignon, dans le genre Témoin de Jéhovah, et j'ai pensé que tous les vendeurs d'autos faisaient peut-être partie d'une congrégation religieuse quelconque. Il attendait ma réponse, tandis que je l'examinais à mon tour sous toutes ses coutures, mais je n'en avais aucune à lui fournir. Sinon :

— J'aime bien votre chemise. C'est vous qui l'avez choisie ? 43

Je ne comprends pas pourquoi les gens sont toujours désarçonnés quand on leur pose une simple question de ce genre, à laquelle une seule réponse s'impose. Je ne lui avais tout de même pas demandé s'il connaissait le nom du petit Indien qui avait tissé la dite chemise à deux sous la journée, dans un entrepôt sombre, humide et infesté de rats ! Il a touché son torse et caressé le tissu dont les rayures dorées reluisaient sous les néons et sans rien dire il m'a tourné le dos pour vaquer à d'autres tâches. Lesquelles ? Je n'ai pu en avoir la certitude parce que je ne l'ai pas suivi. Je suis retournée à mon observation de la *surligneuse* infernale qui a été distraite de son travail par l'arrivée de mon vendeur Jéhovah. Il en avait mis un temps fou pour s'y rendre ! Il est vrai que la disposition des camions formait un véritable labyrinthe pour des camionneurs qui seraient atteints de nanisme et, comme la tête du vendeur ne dépassait pas le haut des habitacles, il était probable qu'il se soit perdu en chemin. Elle l'a accueilli avec un sourire d'enjoliveur. C'est là qu'il s'en allait, j'aurais dû m'en douter, ils formaient un couple idéal, dans le genre Arielle Dombasle-Bernard Henri-Lévy. Ils se sont retournés vers moi dans un même mouvement, je les ai très bien vus plisser les yeux de concert puis se consulter dans ce qui m'est apparu un conciliabule dont je devais être le sujet principal. Il était temps que je bouge de là et que je m'en retourne voir où en était mon chum avec ses transactions. D'autant plus que je risquais de m'endormir appuyée contre une portière, prise sous le joug de la musique soporifique de Cité Rock Détente. En passant devant le distributeur, j'ai attrapé une bouteille d'eau, même si les deux autres déformaient mon sac et menaçaient d'en faire craquer les coutures. Tout ça m'avait donné soif. Je m'attendais à voir la blonde et son sbire venir me mettre les menottes aux poignets, mais non, ils s'étaient désintéressés de moi et elle lui montrait le super *surlignage* qu'elle avait accompli pendant les dernières heures. Il a feuilleté le document, qui en fait était un livre, l'air très impressionné en hochant de la tête. Comme j'ai à la fois l'ouïe très

sur celles de la fille, ce qui m'a fortement intriguée. En quoi un bouquin traitant potentiellement des 4×4 pouvait-il être qualifié de spirituel ? J'ai profité de ce qu'ils étaient absorbés dans leur conversation pour m'emparer d'une autre bouteille, j'aimais leur forme inusitée inspirée du levier de vitesse, et cela, bien que je n'aie jamais touché un levier de vitesse de toute ma vie ; je n'ai jamais conduit que des voitures automatiques (et seulement pour une question de vie ou de mort), ça me va très bien. Franchement, tout ce que je veux, c'est me rendre là où je dois aller, sans nécessairement avoir l'impression de conduire une auto de course sur le circuit Gilles-Villeneuve, alors que je me trouve sur l'avenue Balzac à Montréal-Nord.

Mon amoureux chéri était en train de signer un document ; il avait pris sa décision, sans me consulter au préalable. J'ai pensé à un complot : il m'avait congédiée pour ne pas se faire mettre des bâtons dans les roues parce qu'il savait déjà qu'il opérerait pour une autre de ces monstruosité dont le seul paiement mensuel équivaut à mon loyer. « C'est la compagnie qui paie. » La compagnie, c'est lui, mais en même temps, non. À ça non plus, je n'entends rien, même s'il me l'a expliqué cent fois de mille et une façons. Il m'a regardée d'un air coupable et j'ai tout de suite pensé à l'astronef rouge tomate. Non ! Ce n'était pas possible ! En effet, ce n'était pas ça. Il conservait tout simplement le camion actuel qui, maintenant, lui appartenait officiellement. Moyennant la somme de 678 \$ par mois. Mon vélo m'a coûté 89 \$ au total et il me mène partout où je veux. Mais, bien entendu, je suis loin de m'y sentir invincible, et pour les boîtes de litière, on repassera.

Avant de quitter le concessionnaire, il me fallait à tout prix voir ce que la réceptionniste soulignait avec autant d'énergie. Elle ne se trouvait plus dans son bureau, elle était probablement dans une toilette en train de faire des choses spirituelles avec le Témoin de Jéhovah. Mon chum réglait quelques derniers détails avec le représentant, quelques badauds reniflaient les carrosseries et quelques représentants reniflaient les badauds, la voie était libre. Je me suis approchée

en faisant l'hypocrite qui cherche quelque chose — quoi, elle ne le sait pas elle-même — et j'ai fait un truc terrible : j'ai volé le document en question, sans prendre le temps de voir de quoi il s'agissait. Cela m'arrive parfois, de voler des choses sans me poser la question : pourquoi est-ce que je vole *cela* ? J'ai foutu le camp, direction parking, le livre caché sous mon bras, suivie par mon chum qui se demandait par quel démon j'étais pourchassée.

— Vite, embarque et démarre.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas volé quelque chose, j'espère ?

Il me connaît. Il sait reconnaître le parfum que je dégage lors d'un mauvais coup.

— Oui. Regarde !

J'ai brandi triomphalement ce que je croyais être *Le guide du fourgon 2009* ou *Conduire zen à l'heure de pointe*, ou un truc du genre, alors qu'il s'agissait de l'autobiographie de Marie-Chantal Toupin, *L'envers de ma vie*. Il a éclaté de rire en me demandant où j'avais bien pu trouver ça.

— Ça traînait sur le siège d'un F-150 en démonstration. Ça montre le quotient intellectuel de ceux qui les conduisent. Je vais moi aussi écrire mon autobiographie et l'intituler *L'endroit de ma vie : le F-150*.

J'étais très fière de moi, avec mon ton pontifiant. J'ai tourné les pages qui sentaient l'encre encore fraîche.

— Donne-moi ça. C'est poison.

Il me l'a arraché des mains et avant que j'aie pu dire ou faire quoi que ce soit, il l'a jeté par la fenêtre. Je l'ai vu partir au vent et atterrir dans le pare-brise d'une voiture stationnée le long du trottoir. Je n'avais même pas eu le temps d'en lire une seule ligne. J'ai pensé à la blonde en éprouvant un petit remords, je venais peut-être de ruiner son existence et de saboter sa lancée spirituelle. Mais ça ne m'a pas dérangée longtemps. Je me suis calée dans mon siège, j'ai ouvert une bouteille d'eau et mis la radio. On jouait une chanson, de Marie-Chantal Toupin. Enfin, je ne pourrais vraiment l'affirmer. Seulement, la chanteuse roulait ses *r* comme si elle

cherchait à éjecter un morceau de biscuit soda pris dans sa gorge, et cela me plaît de penser que c'était elle. Parce qu'il s'agissait de la station que syntonisait le concessionnaire.

— Ne me dis pas que tu écoutes Cité Rock Détente maintenant ?

— Non, je ne sais pas ce que ça fait là. Tu peux changer, c'est détestable, ça va abîmer nos tympanes et ta glande thyroïde.

— Après la chanson, si tu veux bien.

— Tu m'étonneras toujours.

— Tant mieux.

Il m'a tendu la main et j'y ai enfoui la mienne, confiante, toute molle de félicité. Parce que c'est une autre de ces choses merveilleuses qu'il sait faire avec ses mains, mon chum, conduire d'une seule sans que je me sente en danger. Ou alors, je suis la veuve d'entrepreneur type, qui se nourrit de chaque miette de temps et de tendresse jetée par l'entrepreneur lui-même et je me leurre : ce qui agit vraiment, ce qui fait fondre mon cœur en un petit tas tout mouillé, c'est la magie opérée par le F-150.